

BIBLIOGRAPHIE

● BACHER (Wilhelm)

- Abulwalid Marwân Ibn G'anah und die neuhebraische Poesie ; dans Z.D.M.G. ; 1882, pp. 401 et ss.
- Die grammatische Terminologie des Jehûdâ Ben David (Abû Zakarjâ Jahjâ Ibn Daûd) Hajjûg', nach dem arabischen Originale seiner Schriften und mit Berücksichtigung seiner hebräischen Uebersetzer und seiner Vorgänger dargestellt ; Vienne, 1882.
- Joseph Kimchi et Abulwalid.. Extrait de la « Revue des Etudes Juives », T. VI.
- Die hebräisch-arabische Sprachvergleichung des Abulwalid... ; Vienne, 1884.
- Die hebräisch-neuhebräische und hebräisch-aramäische Sprachvergleichung des Abulwalid... Vienne, 1885.
- Die Anfänge des hebräischen Grammatik ; dans ZDMG Leipzig, 1895.

● IBN DJANAH (Abu'l-Walid Marwân, ou R. Yônah)

- Opuscles et traités d'Abou'l-Walid Merwân Ibn Djanâh de Cordoue ; publiés par Joseph et Hartwig Derenbourg ; Paris, 1880.
- Kitâb Al-Luma' : Le Livre des Parterres Fleuris ; Grammaire Hébraïque, publié par Joseph Derenbourg ; Paris, 1886.
- Kitâb Al-Usûl : The Book of Hebrew Roots, by Abu'l Walid Marwân Ibn Janâh ; otherwise called Rabbi Yônâh. Publié par Adolf Neubauer ; Oxford, at the Clarendon press. Tome I, de Alef à Kâf, 1873. Tome II de Lâmed à Tâw, plus un supplément de textes lexicographiques d'auteurs divers, 1875.

● EWALD (H.)

- R. Jona oder Abu'l-Walid Ibn G'anâch ; dans : Beiträge zur Geschichte der ältesten Auslegung und Spracherkklärung des Alten Testaments ; T. I, p. 126 à 150, Stuttgart, 1884.

● IBN EZRA (Mo'ïse)

- Kitâb al-Muhâdarah ; « La Rhétorique » ; Bodl. Hunt. 599, Neubauer, 1795.

● JASTROW (Marcus)

- Dictionary of the Targumim, the Talmud Babli and Yerushalmi and the Midrashic Literature ; 2 vols. New-York, Berlin, London, 1926.

● MALTER (Henry)

- Saadia Gaon, his Life and Works ? Philadelphia, 1921.

● MUNK (S.)

- Notice sur Abou'l-Walid Merwân Ibn Djanâh ; Paris 1851 - Extrait du Journal Asiatique 1850, T. I et II, 1851, T. I.

● NEUBAUER (Ad.)

- Notice sur la lexicographie hébraïque ; avec des remarques sur quelques grammairiens postérieurs à Ibn-Djanâh. Paris - Imprimerie Impériale, 1863. Extrait No 10 du Journal Asiatique. Année 1861.
- The Book of Hebrew Roots by Abu'l-Walid. (v. Ibn Djanâh).

touniens. C'est dans la salle des conférences de la Khaldouniyya, le 20 novembre 1929, et sous la responsabilité d'« An-Nâdî Al Adabî » qu'Abou-l-Qâcim Ach-Châbbî a donné sa première conférence « Al Khayâl Ach-Chirî Inda-l-Arab » (1). (L'imagination poétique chez les Arabes).

« La conférence, écrit un témoin, eut un grand retentissement dans les milieux littéraires en Tunisie et ailleurs... ». « Le cheikh Abou-l-Qâcim Ach-Châbbî a été le premier Tunisien qui a su faire entendre un son de cloche nouveau ». Il a eu le courage de traiter, du haut d'une tribune publique, un sujet épineux. « A sa conférence, assistèrent différentes couches de la nation. Leurs cultures étaient différentes et leur niveau intellectuel varié. Le conférencier n'a abordé aucun thème politique. Néanmoins, il s'est attaqué au conservatisme, et, dans un élan ardent, signala les remèdes qui peuvent guérir les maux de son pays. Le conférencier a analysé largement le conservatisme littéraire et, avec toute la force de son éloquence, a indiqué les chemins de rénovation » (2).

Alors qu'il n'avait pas encore vingt ans, Abou-l-Qâcim aboutit à cette constatation que la littérature arabe ne mettait pas en jeu l'imagination poétique, mais qu'elle était, au contraire, plongée dans le matérialisme (3). Citons aussi le congrès de la langue arabe tenu le 10 décembre 1931, sans compter les conférences du cheikh At-Tâhar Ben Achour (4), d'Amad An-Nayfar, de Mohammad Al-Khidhrî Housayn (5), de Othmân Al-Kaâk, de Tâhar Sfar, du Docteur Al-Mâtrî, de Mohammad Ben Khouja, de Mohammad Al-Arbî Al-Kabâdî, de Abd-al-Aziz Thaâlibî....

Pour conclure cette étude sommaire, il est instructif de comparer les effectifs universitaires des Zaytouniens avec ceux des étudiants musulmans de formation collégienne : entre 1953 et 1956, 1.600 Zaytouniens étaient, selon

une étude récente (6), formés à la Zaytouna même (sections littéraire et juridique), aux études supérieures de Tunis, en Orient et en Occident. Les disciplines étudiées étaient : langue et littérature arabes, sciences religieuses et juridiques, mathématiques, sciences naturelles, physique, langues étrangères, droit et administration, commerce, agriculture, sciences politiques et économiques, médecine, études pétrolières et techniques, etc. Sans aide gouvernementale aucune, plusieurs anciens Zaytouniens se sont éparpillés de par le monde pour récolter des titres divers. Leurs titres ont été acquis dans les facultés du Liban, de Syrie, d'Egypte, d'Irak, de France, d'Angleterre, des deux Allemagnes, de Yougoslavie, de Bulgarie, de Roumanie, d'URSS, des USA, etc. D'autres (une quarantaine) sont devenus ingénieurs ou docteurs dans plusieurs disciplines.

Trois cents environ de ces anciens Zaytouniens préparent des licences et des doctorats dans des universités diverses. A titre de comparaison, notons que le chiffre 1.600 des effectifs de la jeunesse zaytounienne universitaire était presque le double du nombre global des effectifs de la jeunesse collégienne universitaire (c'est-à-dire 951). Il est possible de noter qu'après une longue évolution, les étudiants zaytouniens se sont orientés vers des carrières plus variées que les collégiens. Alors que les collégiens sont attirés, essentiellement, par la France, les Zaytouniens n'hésitaient pas à étudier dans toutes les universités d'Orient et d'Occident.

Pour compléter ce tableau, il convient de noter que la Zaytouna comptait, en 1956, 25.000 élèves du secondaire, c'est-à-dire cinq fois environ les effectifs des élèves musulmans fréquentant les collèges et lycées du Protectorat. C'est à la suite de cette longue évolution du milieu zaytounien que la jeunesse zaytounienne se croyait bien placée, peut-être mieux que celle des lycées et des collèges, pour jouer le rôle d'avant-garde dans la Tunisie de demain, indépendante et moderne.

Dr Mahmoud ABDELMOULA

(1) Cf. Ach-Châbbî, « Al Khayâl ach-chirî Inda Al Arab », Tunis, « Maktabat Al Arab », s.d. 141 p.

(2) Cf. Gâzi, « Le milieu zaytounien », p. 469.

(3) Fâdhil Ben Achour, « Al Haraka-l-Adabiyya wa-l-Fikriyya fi Tounis », Le Caire, 1956, p. 161.

(4) Il a donné à la salle des « Anciens Sadikis », au mois de mai 1906, pour la première fois, une conférence en langue arabe qui s'intitule : « Ousoûl At-Takaddoum wa-l-Madaniyya fi-l-Islâm », cf. Ibid, p. 89.

(5) « Al-Hourriyyât fi-l-Islâm » et « Hayât Al-Lougha Al-Arabiyya », cf. Ibid.

(6) Voir notre thèse intitulée : « L'Université Zaytounienne : document d'histoire sociale » (thèse de 3ème cycle de sociologie soutenue à la Sorbonne en juin 1967), publiée avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS), Tunis, 1971.

4) Les Zaytouniens et les collégiens :

Il faudrait tenter une explication plus plausible du conflit entre les Zaytouniens et les collégiens appelés « madrasliyyoun ». Les différentes méthodes d'enseignement créèrent des mentalités antagonistes. L'unité de l'enseignement connut sa première scission vers 1874. Avant la création de Sadiki, la Zaytouna avait le monopole de la culture bien qu'elle ne dispensât qu'une culture traditionnelle et religieuse. Peu à peu, l'enseignement de Sadiki fut détourné de son objectif initial par la politique du Protectorat, ce qui causa une atteinte très grave à l'unité de l'enseignement et des étudiants : sous le Protectorat, les autorités administratives ne fournissaient que très peu d'efforts pour animer la vie culturelle (1). L'effort privé se chargera de remédier à cette défection par la création d'un grand nombre d'associations culturelles. Les buts apolitiques que celles-ci poursuivaient les faisaient bénéficier d'une certaine tolérance administrative.

Pendant les périodes de forte répression, les dirigeants des partis politiques continuaient leurs activités dans le cadre de ces associations, sous le couvert de conférences culturelles.

Ainsi, serait-il intéressant d'exposer les incidents néfastes qui ont divisé la famille estudiantine et enseignante. L'origine du mal résidait dans les méthodes de l'enseignement qui créaient des préjugés et des complexes. Les étudiants des collèges et des lycées de la Direction de l'Instruction Publique et leurs professeurs se considéraient qualitativement supérieurs à ceux de la Zaytouna, auxquels ils reprochaient un esprit déformé par un enseignement archaïque et une ignorance manifeste des sciences exactes et appliquées. Les Zaytouniens, par contre, souffraient énormément de cette dépréciation sévère. Ils considéraient leurs camarades comme des « petits prétentieux » ignorants de la langue arabe, le seul instrument valable et efficace pour un contact fructueux avec les masses. Les antagonismes à l'intérieur de la même famille, où les enfants étudiaient dans les collèges et la Zaytouna, n'étaient pas difficiles à observer aux niveaux de la pensée et des comportements sociaux et politiques. Cet aspect connu dans le Maghreb mériterait une attention plus vive. En principe, les associations culturelles,

pour réussir leurs missions, auraient dû parvenir à dissoudre ces antagonismes en donnant l'exemple de la tolérance et de la coopération. Malheureusement, elles agissaient souvent dans un autre sens : au lieu de regrouper en leur sein les étudiants, sans tenir compte de la nature des études qu'ils ont reçues, elles œuvraient pour les diviser. La Khaldouniyya s'adressait uniquement aux Zaytouniens, les « Anciens de Sadiki » aux Sadikiens, la « Jeunesse Scolaire » aux collégiens, l'« Association Zaytounienne » aux Zaytouniens, etc. Cette façon de se partager les étudiants d'après leur formation scolaire ne faisait que favoriser l'esprit de clan. Si les institutions donnaient le mauvais exemple, les étudiants, de leur côté, ne parvenaient jamais à dépasser le cadre scolaire pour s'élever à un niveau supérieur où les deux forces de civilisation puissent trouver leur synthèse. Dans ces conditions, les étudiants ne pouvaient pas s'unir dans un mouvement unique parce qu'ils n'avaient pas conscience d'appartenir à un même monde, ni d'avoir les mêmes intérêts.

Il s'agit là d'un conflit de générations assez aigu. Les dirigeants des associations cherchaient à maintenir leurs positions et, pour cela, ils considéraient les étudiants comme des mineurs incapables d'assumer une responsabilité quelconque. Dans les statuts des associations, il existait souvent une clause prescrivant des conditions d'âge et de diplôme, pour être membre d'un comité. Aussi, les dirigeants pouvaient-ils se permettre de décider au nom des étudiants et de se prévaloir de la qualité de porte-parole. L'un d'entre eux (2) poussa le ridicule jusqu'à se faire nommer par décret beylical président à vie de son association.

En ce qui concerne leurs activités, c'est au sein de la Khaldouniyya et du Club Littéraire (« An-Nādi Al Adabī ») que l'Orient et l'Occident se rencontrent (3). Les écrivains et les poètes de l'époque, zaytouniens et sadikiens, venaient donner des conférences très appréciées. C'est donc un lien de synthèse et de contact important. Ce contact avec de jeunes esprits plus ouverts, plus libéraux ne manquait pas d'avoir un effet favorable sur les Zay-

(1) Tāhar Al-Haddād, « Kayfa youqāwimounana fi bilādīnā wa Kayfa-l-Amal », in « Al Oumma », No 32 du 25 juin 1922.

(2) Il s'agit du Cheikh Mohammed Salah An-Nayfar, président des « Jeunes Musulmans », association créée après la deuxième guerre : Elle se voulait être Tunisie dépendante des « Frères Musulmans » d'Egypte.

(3) Cf. Mohammed Farid Gāzi : Le milieu zaytounien de 1920-1933 et la formation d'Aba-l-Qācim Ach-Chābbi, poète tunisien, dans « Cahier de Tunisie », No 28, 1959, p. 467.

tions d'une charte qui interdisait aux étudiants de se réunir dans la Mosquée pour discuter politique : « La conduite de celui qui s'occupe de questions qui ne le concernent pas est blâmable (...). L'étude est une des plus nobles occupations de la vie et le bien le plus précieux de l'homme. Toutes les fois que l'on discutera de choses étrangères à la science, que l'on s'occupera de questions politiques et qu'il se formera un groupement de deux ou plusieurs personnes (supposées) animées d'un esprit subversif (sic), les surveillants devront les disperser » (1).

Bien que cette charte interdise aux élèves de « s'occuper de questions qui ne les concernent pas », la Mosquée de la Zaytouna deviendra le centre d'une grande agitation politique et sociale s'identifiant avec le mouvement étudiant qui réclamait la modernisation totale de l'Université Zaytounienne et l'indépendance du pays.

Cependant, à la suite des réformes, en particulier la création de la section moderne, qui ont été entreprises entre 1949 et 1956 au sein de l'Université Zaytounienne, on assiste à une crise dont la majorité des étudiants furent victimes. Pour ceux qui sont engagés dans l'ancien cycle, par exemple, ils étaient obligés de se réformer d'après les nouvelles méthodes pour réussir leurs examens. Cette crise a bouleversé leurs esprits : soucieux d'élargir leur culture, conscients, également, de la très grande spécialisation des études qu'ils poursuivaient par rapport aux besoins du pays, de nombreux étudiants zaytouniens n'hésitaient pas à se réunir pour demander des cours à des professeurs, sur des disciplines qu'ils connaissaient mal. S'est créée alors une organisation qui, grâce au dévouement des professeurs, dispensait des cours du soir variés : mathématiques, physique, langues française et anglaise, traductions, etc. Là, c'étaient des répétitions particulières de mathématiques suivies avec assiduité par des étudiants des sections modernes et dirigées par des maîtres zaytouniens qui revenaient des universités arabes d'Orient. Quelques-uns formaient un groupe autour d'un étudiant plus compétent ; d'autres faisaient fonction, à tour de rôle, de maîtres et d'élèves. Parmi ces derniers, ceux qui n'avaient pas les moyens de payer des cours particuliers, n'hésitaient pas, durant les jours qui précédaient les examens, à refaire les leçons et monotones révisions de jurisprudence,

de rhétorique ou à remplir les tableaux de formules d'algèbre ou de physique-chimie. Saisissant au vol la moindre occasion qui leur était fournie, ils se faisaient aider dans la solution d'un problème difficile.

Certes, ce n'est pas aujourd'hui que le milieu zaytounien connaît cette crise intellectuelle et psychologique. La jeunesse zaytounienne, soucieuse à un degré frappant d'ouverture sur la science moderne, refuse l'inertie. Elle lit avec ardeur les œuvres les plus modernes de l'Occident à travers les traductions en langue arabe, voire dans les langues d'origine. Passionnée de culture, elle se préoccupe de ne pas mettre de limites à l'étude des sciences dans toutes leurs variétés. Il faut la voir, cette jeunesse, dans ses multiples activités culturelles que de conférences ou de discussions sont organisées autour d'un aîné plus compétent et sous le patronage d'un groupement zaytounien ou d'une association culturelle de telle ou telle petite ville du Sahel, du Djérid ou du Cap-Bon !... L'on discute culture, orientation des jeunes, réformes culturelles, arabisation de l'enseignement, etc.

On traite des sujets tels que « Tounis bayna ch-Charqi wa-l-Gharbi » (La Tunisie entre l'Orient et l'Occident) (2) ou « Ach-Charq wal-Gharb » (3). Il faut voir ces jeunes se lever, interpellier le conférencier, venir sur l'estrade faire part de leurs suggestions (4).

Ces jeunes Zaytouniens ne nient, certes, pas leurs lacunes sur bien des points. Tout cela nous montre l'évolution de l'étudiant zaytounien depuis la crise qu'il a connue antérieurement.

(1) Cf. « Tarâtib Jâmié Az-Zaytouna », p. 29 et suiv.

(2) Ben Millâd (M), « Tounis bayna Ch-Charq aw-l-Gharb », Tunis, avril 1956, 68 p.

(3) Nouriddin Azzouz, « Ach-Charq wal-Gharb », préface de Béchir Laribi, Tunis, 1958, 63 p.

(4) Louis (A), « La jeunesse tunisienne et les études traditionnelles », dans *Ibla*, 1956, p. 147.

3) La crise de l'esprit zaytounien :

Dans une société en transformation, l'Université Zaytounienne, qui incarne les valeurs de base de la société traditionnelle, compte, entre les deux guerres mondiales, trois fois environ les effectifs de l'enseignement de la Direction de l'Instruction Publique. Elle a traversé une crise à la fois dans ses méthodes, ses fonctions et ses fins : cette crise est celle de la société arabe musulmane envahie par les techniques modernes et les idées étrangères qui l'ont marquée jusque dans ses valeurs les plus intimes.

Les étudiants devaient se plier à des disciplines aussi diverses que rudes qui les occupaient « dès les premières heures du jour et ne les quittaient qu'à la tombée de la nuit » (1).

Assis sur des nattes en cercles concentriques autour de leurs cheikhs, les genoux servant de pupitres, les étudiants de l'Université Zaytounienne et de ses annexes suivaient les cours et les conférences. L'échine courbée pendant plus de huit heures de cours par jour, ils finissaient, avec le temps, par contracter des anomalies et de graves maladies (déformation de la colonne vertébrale, pneumonie, dysenterie, maux d'estomac, etc.) qui les rendaient inaptes à l'exercice de certains travaux. D'après les statuts, les ouvrages du programme (2) devaient être enseignés selon des principes imposés : le professeur procédait par gradation allant du simple au composé. Si un ouvrage comporte des notes marginales, elles feront l'objet d'une explication. En effet, « nul n'a le droit de mettre en doute les principes admis par les savants antérieurs » (3). Ce système étouffait évidemment toute tentative d'esprit critique.

Léon Bercher, sous le pseudonyme d'Al-Muchrif (4), a étudié les rouages de la Zaytouna et l'a qualifiée d'« institution (...) désuète et inadaptée à la vie moderne ». Si on essaie d'étudier de près l'âme de l'enseignement zaytounien, on constate qu'il était sans contact avec la réalité du pays. Il tendait à faire « de l'étudiant, qui a parcouru tout le cycle de l'enseignements, un savant en sciences islamiques cela signifie que les connaissances que l'étu-

diant peut acquérir au cours de cinq à sept années qu'il passe à la Zaytouna sont surtout théologiques et juridiques. Ce qu'on apprend, principalement, à la Zaytouna, c'est la loi musulmane, dogme et jurisprudence (...). Ce que l'on pourrait reprocher (...) à l'enseignement de la Grande Mosquée, c'est sa méthode scolastique, basée sur l'emploi de gloses superposées : sur un texte concis se greffent commentaires sur commentaires (...). En un mot, cette méthode discursive est proprement à l'opposé de nos conceptions pédagogiques modernes » (5). Mohamed Fârid Gâzi a essayé d'approfondir le jugement d'Al-Muchrif en analysant les ouvrages qui constituent l'essentiel de l'enseignement zaytounien : ces ouvrages étaient très mal rédigés et mal commentés (6).

Ach-Châbbî et Tâhar Al-Haddâd ont ressenti cette crise de la Zaytouna dont Abdallah Chrayyit (7) a dévoilé les aspects : « Nous autres Zitouniens, nous avons l'impression qu'il y a un fossé entre nous et la vie réelle de notre pays. Voyons donc, nous montons dans des autobus de luxe, nous usons dans nos demeures de l'électricité et du néon, nous tâchons de mener une vie moderne... Mais, dans notre Université de la Zaytouna, nous apprenons à longueur de journée les querelles entre glossateurs sur la particule « bi » ou les différences énormes qu'il y a entre une eau pure (Mâ' Tahîr) et une eau purifiée (Mâ' Moutahhar) » (8). Bref, il y a un déséquilibre entre l'existence matérielle que mène le Zaytounien dans la société tunisienne en pleine modernisation et les activités qu'il mène au sein de l'Université.

Chrayyit conclut clairement que « le climat de l'Université zaytounienne reste un insupportable enfer, tant pour les professeurs que pour les étudiants » (9). Ce sont là, sans aucun doute, les symptômes de la crise zaytounienne qui a tourmenté tant d'écrivains et de poètes. Ces Zaytouniens, jetés entre deux mondes, déchirés entre deux modes de vie, avaient tendance à se réclamer de l'avenir... Les appels à l'innovation et à la modernisation abondent dans leurs écrits et leurs poèmes.

Cette crise fut aggravée par les disposi-

(1) Voir Gâzi (Mohammed Farid). Op. Cit. p. 440.

(2) Ibid.

(3) Cf. Tarâtîb Jâmi'e Az-Zaytouna. Tunis 1327 H., p. 23.

(4) Al-Muchrif, « La réforme de l'enseignement à la Grande Mosquée de Tunis », in R.E.I., Paris, 1930, cahier I (441-515), p. 441.

(5) Ibid. pp. 443-444.

(6) Le milieu zaytounien, pp. 449-450.

(7) Algérien, ancien Zaytounien, licencié en philosophie de l'Université de Damas, il fut professeur à l'Université Zaytounienne et actuellement professeur en Lettres à l'Université d'Alger.

(8) « Al Jaw An-Nafsi fi Ta'liminâ Az-Zaytouni », dans « An-Nadwa », No 1, nouvelle série, fév. 1954, p. 17.

(9) Ibid. No 3, mai 1954, p. 18.

vaux de leur père (qu'il soit agriculteur ou artisan) et participé à des activités sociales et culturelles, affrontaient, dès leur retour, le problème ardu du logement. Chaque étudiant devait chercher un coin dans une chambre de madrasa ou ailleurs. Une literie sommaire (composée d'une natte, d'un matelas et deux couvertures de laine) qu'il apportera avec lui fera l'affaire. Reste à résoudre le problème de l'alimentation. L'arrivée du « couffin » tant attendu est une joie toujours renouvelée pour les étudiants sous-alimentés : c'est une espèce de panier traditionnel envoyé de temps à autre par les parents et contenant des gâteaux (Psissa, Maqroudh...), des dattes, du couscous de la mhamssa (pâtes) et du pain de blé et d'orge... Leur grand souci était, en effet, l'alimentation, car il n'existait, à l'époque, aucune institution susceptible de la leur fournir. A cause de cela, ils étaient obligés de préparer eux-mêmes leurs repas, ce qui ne manquait pas d'occasionner une grosse perte de temps.

Devant la porte de la chambre, la Chakchouka (sauce), le couscous ou la mhamssa (soupe) en train de cuire sur le bâbour (réchaud à pétrole) sont un spectacle très fréquent. Ce sont donc les provisions de l'année que l'étudiant apporte avec lui pour assurer son alimentation. La famille a dû faire de « gros » sacrifices pour lui assurer sa subsistance. La mère a dû prélever ce qu'il y avait de meilleur dans ses provisions : à lui sera réservée la mhamssa la plus blanche, le couscous le plus fin et l'huile d'olive la meilleure. On se saignera aux quatre veines s'il le faut pour aider le Tâlib (étudiant). Ce que les parents n'auront pu faire pour faciliter la vie scolaire de leurs enfants, les voisins tiendront à le compenser quand l'étudiant viendra leur faire ses adieux. Cette solidarité reflète, à cet égard, le respect profond que manifeste le peuple pour les étudiants (1).

Entre 1949-1956, l'Université Zaytounienne, par les modifications dont elle fera l'objet et qui transformeront à brève échéance ses structures, inaugura une nouvelle phase de son histoire :

L'habitat zaytounien a connu une réforme très appréciable. C'est grâce à une institution particulière « Idârat al-Madâris az-Zaytouniyya » (Administration des Madrasas...), que le problème du logement fut désormais résolu à peu de frais pour un certain nombre d'étu-

dants. Soutenus par des dons (awqâf, principalement), ces madrasas assuraient aux étudiants le logement et les soumettaient à une discipline minimum afin de leur assurer une vie scolaire organisée.

L'administration, bien qu'obligée de faire face à un nombre de plus en plus important de résidents et à une modernisation nécessaire des madrasas, n'en a organisé, en fait, qu'un petit nombre où il était assuré aux étudiants non seulement le logement gratuit, mais aussi la nourriture à des prix de pension très avantageux (entre 1.500 et 3.000 anciens francs par mois). A la suite d'une longue lutte étudiante, des cités zaytouniennes (Internat et Collège) furent édifiées à partir de 1949 : en effet, de grands bâtiments se dressent à Tunis, à Sfax, à Modène et ailleurs. C'est grâce à l'initiative et aux sacrifices du peuple tunisien que ces cités zoytouniennes ont vu le jour. D'après le témoignage de M. Bourâwl, l'architecte de la Cité Zaytounienne de Tunis, la collecte fut de 25 millions d'anciens francs ramassés à la suite d'une tournée dans les villes et les villages de provinces. Devant ce geste inattendu, le gouvernement du protectorat ordonna, à la dernière minute, le versement de 140 millions d'anciens francs en guise de participation.

(1) Cf. Damcrseman (A). « Conditions de vie matérielles et sociales de la jeunesse étudiante », in. Ibla 1956, p. 125-131.

d'origine paysanne et rurale entraient en scène. Ils se heurtaient à l'opposition systématique de ces familles aristocratiques dont les membres dominaient tous les jurys de concours et qui voulaient conserver leurs privilèges au profit de leurs enfants. L'un d'entre eux alla même jusqu'à déclarer :

« Je n'accepterai jamais que les gourbis délogent les Palais ».

Quand, en 1950, le gouvernement décida d'ouvrir un concours pour le recrutement de 80 professeurs, trois professeurs de la famille Nayfar se dépêchèrent de rencontrer le Premier Ministre afin de l'en dissuader en invoquant l'incompétence des nouveaux diplômés. En fait, cette démarche hostile aux candidats provinciaux tenait exclusivement à ce que la famille en question n'avait aucun candidat qui pût participer au concours. Ainsi, la plupart des diplômés furent condamnés à être des intellectuels en chômage (1). Ceux parmi eux qui étaient aisés ont réussi tout de même à se faire nommer instituteurs dans les écoles coraniques moyennant l'achat de la charge qui consistait à payer le terrain, la construction et l'équipement d'une classe. En plus, une très importante somme était versée au directeur de l'école et à l'inspecteur de l'enseignement primaire pour obtenir leur consentement. La majorité, ceux qui ne disposaient pas d'au moins un million d'ancien francs pour payer cette charge, allait renforcer les rangs des chômeurs malgré leurs longues années d'études.

Après une longue lutte et à partir de 1950 notamment, il n'était pas rare, surtout dans l'enseignement, de voir des ruraux accéder au sein de l'Université Zaytounienne à la seconde et même à la première catégorie (2). Notons que cette dernière, la plus haute, était réservée par voie héréditaire aux grandes familles. On relevait tout de même la présence à la Zaytouna de docteurs kairouanais, sfaxiens, sahalliens... qui constituaient cette catégorie de provinciaux et d'enfants du peuple. Peu à peu, ils s'intégrèrent dans cette hiérarchie professorale et constituèrent la majorité écrasante.

2) La vie des étudiants zaytouniens :

Le prestige de la science a toujours été grand dans un pays comme la Tunisie. Envoyer son fils à l'Université Zaytounienne ou à ses annexes de province, était pour les parents un honneur suprême. Quelle famille ne voudrait pas participer à cette « gloire », même au prix des plus grands sacrifices, afin de compter parmi ses membres un homme instruit : c'était pour elle un devoir religieux.

Le tableau qui suit donne une idée de l'ambiance dans laquelle vivaient les étudiants zaytouniens :

C'est au sein des 37 madrasas (3) de la capitale et dans celles de la province (Sfax, Sousse, Kairouan, Teseur, Gafsa, Mahdia, etc.) que les étudiants venus de tous les horizons trouvaient un gîte. Jusqu'en 1949, la plupart des madrasas étaient dans un état défectueux, un lieu propice à toutes sortes de maladies et à des tortures morales diverses.

Les chambres étaient généralement ténébreuses, humides et mal aérées. Les étudiants s'entassaient par trois, quatre et même cinq dans une même chambre qui faisait en même temps office de cuisine, de buanderie, de dortoir et de salle d'étude.

Enfin, par un manque d'organisation, adolescents et adultes habitaient souvent ensemble ; ce qui n'était pas sans danger sur le plan moral... Quant au confort, il laissait à désirer : vêtements entassés, livres empilés, ustensiles de cuisine éparpillés, une lampe fumigène éclairant à peine la chambre.

Notons aussi qu'à côté des résidents dans les madrasas à Tunis, un nombre minime d'étudiants aisés allait loger dans des hôtels de troisième classe, souvent dans des conditions déplorable. Les plus malheureux étaient logés dans des « Foundouks » ou « Oukala » (les plus mauvais hôtels) avec des ouvriers, des marchands... Pénible à tout point de vue, la situation s'aggrave encore après la deuxième guerre mondiale ; la majorité des étudiants ne trouvaient pas de logement convenable pouvant servir de lieu de repos et d'étude.

Après les grandes vacances d'été, les étudiants zaytouniens, qui avaient partagé les tra-

(1) La majorité ignorait la langue française — langue véhiculaire de l'administration tunisienne.

(2) Le corps professionnel était hiérarchisé en trois catégories ou « tabaqât ».

(3) Sur les madrasas : cf. Ben Khouja, « Maâlim At-Tawhid », Tunis, 1939, pp. 171-216 et Bruschvig : « Quelques remarques historiques sur les Madrasas de Tunisie », dans « Revue Tunisienne », Nov., 2ème trim. 1951.